

LA FONDATION RAOUL FOLLEREAU ET L'ULCERE DE BURULI

En reportage au centre Raoul et Madeleine Follereau

L'un est réalisateur, l'autre est journaliste. Jérôme Marin et Frédéric Ayrault ont séjourné au centre de Pobè, ont suivi le Dr Annick Chauty en tournée : images et reportage...



60 % des malades sont des enfants



A Pobè, au Centre de Dépistage et de Traitement de l'ulcère de Buruli Raoul et Madeleine Follereau, à près de 100 kms de Cotonou, la vie bat son plein en cet après-midi de mars 2008. Une vingtaine d'enfants jouent sur la terrasse

d'un des trois bâtiments qui composent le centre. Jeux de construction ou d'équilibre jonchent le sol. Ils s'amuse, comme tous les gamins du monde, malgré leurs pansements et bandelettes qui recouvrent largement bras et jambes. « Les populations touchées par l'ulcère de Buruli sont à 60% des enfants », précise Annick Chauty, médecin et responsable du centre.

Fléau des zones humides

Suivant l'avancement de la maladie et sa forme (œdème, plaques, plaies...), qui peuvent conduire

à des invalidités, les soins sont parfois donnés ici pendant plus de deux mois avant que le malade ne puisse rentrer chez lui. Mais le CDTUB n'est pas l'unique recours pour endiguer la maladie. Chaque semaine, ses trois médecins, Annick Chauty, Aimé Goundote et Marie-Françoise Ardant visitent les dispensaires de brousse où le personnel soignant a été formé aux soins de base contre l'UB, comme on le nomme dans le jargon médical. Des messages d'informations sont diffusés régulièrement à la radio, comme on peut en entendre dans la Vallée de l'Ouémé, toute proche. Cette région fertile, fortement inondée en





saisons des pluies, est particulièrement touchée par le Buruli. Les zones humides comme celles-ci sont le terreau de la maladie, transmise entre autre par les piqûres d'une punaise. « Près du fleuve, toutes les familles sont un jour confrontées au Buruli », dit le docteur Aimé Goundoté.

Un « mal envoyé »

Mais en cette fin de journée une dernière visite préoccupe le médecin. Dans un petit village éloigné de la piste principale, le docteur doit convaincre un père de lui confier sa fille de 9 ans touchée à la jambe depuis deux mois. Avec soulagement nous embarquons Fatima et sa maman. Elle sera soignée à Pobè car la plaie nécessite une hospitalisation et une détermination précise du germe. Ce départ prolongé ne sera pas sans répercussions économiques pour la famille d'où la réticence du père. Les praticiens doivent souvent se battre contre une tradition qui veut que l'ulcère de Buruli soit un "mal envoyé", comme un sort jeté que seuls les guérisseurs peuvent stopper. Cette croyance persiste mais les mentalités tendent malgré tout à changer grâce au témoignage des anciens malades soignés dans une structure adaptée.

Les amputations sont devenues rares

L'activité du centre de Pobè ouvert par la Fondation Raoul Follereau en 2003, en lien avec l'état béninois, dans le cadre d'un programme

national de lutte contre l'ulcère de Buruli, a pourtant encore beaucoup de travail à accomplir. Mais les avancées sont indéniables. L'injection d'un antibiotique par voie intramusculaire et la prise d'un second par voie orale ont remplacé le recours systématique à la chirurgie, utilisée essentiellement aujourd'hui pour des greffes de peaux. Les amputations sont devenues rares et les chercheurs espèrent trouver prochainement la possibilité d'utiliser un antibiotique par voie orale.

Un combat inlassable

Entre 2002 et 2012, 1700 patients ont été diagnostiqués et traités dans ce centre. Un nouveau bâtiment pour accueillir un plus grand nombre de malades. Pour endiguer (en partie) la maladie, l'accès à l'eau propre est essentiel pour les habitants, mais aussi pour les dispensaires de brousse. A Pobè, les 35 employés du centre médical, infirmières, médecins, aides-soignants, laborantins, chirurgiens, kinés... et même chauffeur, par leur travail d'information, de prévention et de soins, continuent, chacun à son niveau, un combat inlassable mené au quotidien contre l'ulcère de Buruli.

